

PROLOGUE

Son regard fixe la machine à écrire avec une attention sérieuse. La tête est doucement agitée d'un mouvement de va-et-vient. Elle dit non. Marie ne cesse de dire non aux souvenirs qui rapetissent les yeux. Combien faudrait-il de temps à l'indifférence pour s'installer ? Aujourd'hui, le quotidien a retrouvé son lit des jours calmes et elle sait le pouvoir des gestes de tous les jours qui vous permettent de faire comme si. Les siens sont juste un peu plus lents qu'avant. Elle compte beaucoup sur ce travail qu'elle vient de trouver. Pour trois mois. Secrétaire d'un cinéaste. Un "petit boulot", à ajouter à la brochette des précédents, qu'elle a accueilli cette fois avec joie, car dans ce loft du onzième arrondissement que Paul Schwarz a rénové lui-même, Marie peut se croire à l'abri de la vie. Les murs blancs à peine chaulés laissent deviner les vieilles pierres. En cette fin de mois d'août, la lumière épaissit l'air, devenu crémeux et compact, fouetté par la tuyauterie apparente en cuivre, qui fragilise l'espace en le lacérant d'éclairs rouges. Le parquet de bois clair ciré achève la cuisson de cette île flottante que Marie quitte avec peine. Le patchwork des toits, des murs, des cheminées dresse son échiquier délirant contre l'horizon et les géométries grises, noires, blanches, oranges, beiges, s'enfouissent dans l'atmosphère bruissante, chargée du grondement étouffé du trafic, de telle sorte qu'elle n'a plus à imaginer le reste du monde. Elle voudrait ne pas bouger d'ici, hermétiquement protégée du reste de la ville, dont elle ne voit plus que le haut. Ainsi elle se coucherait tous les soirs sur le divan impeccablement rectangulaire et, le matin, se laverait dans cette incroyable baignoire à l'ancienne, refermant bizarrement le coin cuisine.

Elle se croirait presque en convalescence dans un de ces lieux magiques, haut perchés, à l'air raréfié, où bien des héros de roman profitent de ces périodes de mise à l'écart, de flottement maladif pour réinventer leur destin. Mais impossible. Tous les soirs, il lui faut retourner dans sa chambre cafardeuse (pleine de cafards), après une visite quotidienne à sa tante.

Myriam s'était épuisée, comme un vieil arbre dont des amoureux auraient trop incisé l'écorce de leurs graffitis intimes. Les paupières étaient un peu plus lourdes sur les yeux doux et humides. Elle ne serinait plus aussi souvent ses vieux airs, de cette voix éraillée qui semblait narguer tous les puristes mais remplissait l'air d'une radicale gaieté. Heureusement, ses rides, toujours là, en éventail, riaient autour des yeux. Marie sait qu'elle aurait dû lui faire oublier les mauvaises pensées, la délester de ce poids invisible qui lui courbait l'échine un peu plus chaque jour, alors que la vieille femme continuait à choyer sa nièce, à la gronder, la nourrir, la bercer. Marie sans résister se laissait porter par cette obstination de marin qui avait vu d'autres tempêtes...

En levant les yeux, pour mieux réfléchir à la phrase suivante, elle voit une tête de clou noir se promener le long de la lézarde près de la fenêtre. Elle sourit brusquement. Elle n'oubliera jamais le conseil de Stefan, pour les jours sombres : ta mélancolie, mets-là au plafond, et si un cafard monte, il s'y posera. En se promenant dessus, il la rendra inoffensive. L'insecte épingle sa trace le long du boyau de métal rouge, pour arriver sur l'étagère au-dessus de l'évier, où une rangée de pots de verre, trophées de voyages, jettent leurs charmes mordorés, ocres, bruns, jaunes pâles soulignés par le trait doré des couvercles, miels de jasmin, d'acacias, de montagne... Miel de sapin ... ce bois dont on fait les cercueils.